

GEORGES VAJDA

PAR

ANDRÉ CAQUOT

Né à Budapest en 1908, Georges Vajda y reçut une formation classique, orientaliste et juive dont l'ampleur surprenait ceux qui l'ont approché. Servi par une mémoire infaillible, une puissance de travail exceptionnelle, de remarquables dons d'expression écrite, il maîtrisait bien des langues et ne perdait rien de ses immenses lectures. Il y a quelques années je l'ai entendu réciter d'abondance l'épisode du Shahnameh cité à la fin de la *Persische Grammatik* de Saleman et Shukovski qu'il avait appris dans sa jeunesse. Islamisant, arabisant autant qu'hébraisant, Georges Vajda est demeuré un orientaliste d'un type qui n'a plus guère cours en notre siècle. C'est ainsi qu'il a gardé, un peu en marge de son œuvre, le goût des études osmanlies qu'il avait entreprises dans sa ville natale (son premier article, publié en hongrois, concerne la poésie turque). Combien auraient pu, comme lui, retrouver sous la plume d'un maître juif de Volhynie la réminiscence d'une histoire de Nasreddin Hodja?

Élève de Bernard Heller au séminaire rabbinique de Budapest, il s'initia auprès de ce savant aux préoccupations et aux méthodes de la «Wissenschaft des Judentums» qui avait réussi non sans peine à faire prévaloir les strictes méthodes philologiques et historiques dans l'étude des vestiges du passé juif et des monuments de la pensée juive. Toute sa vie, Georges Vajda s'est montré fidèle à cet héritage intellectuel, accablant de sa sévérité les exploiters des curiosités parfois troubles qu'attire la mystique juive à laquelle il s'est tant intéressé. Son œuvre doit aux principes de la «Wissenschaft des Judentums» sa rigueur, son objectivité, sa sérénité.

Établi à Paris en 1928, Georges Vajda y entreprit une carrière qui ne fut pas à ses débuts exempte de difficultés, tant étaient rares les «débouchés» alors ouverts aux orientalistes. Très peu de temps après

son installation en France il commence à publier des articles savants, principalement dans la *Revue des études juives* dont il devient très vite la cheville ouvrière. Tout en enseignant au Séminaire israélite de Paris qui eut le premier la sagesse de mettre à profit son immense érudition, il poursuit ses travaux à l'École pratique des Hautes Études dont il prend le diplôme en 1937 pour un mémoire sur les Zindīqs en pays d'Islam au début de la période abbaside. Pendant l'occupation allemande, il fut de ceux qui trouvèrent refuge au Chambon-sur-Lignon. C'est là qu'il conçut sa magistrale *Introduction à la pensée juive du moyen âge*, publié en 1947. On perçoit déjà dans cet ouvrage de jeunesse l'intérêt que Georges Vajda n'a cessé de porter à l'approche philosophique de la mystique, phénomène devant lequel le rationalisme un peu étroit de la «Wissenschaft des Judentums» éprouvait quelque gêne. Il y souligne en une très belle page l'adéquation profonde que l'ésotérisme juif perçoit entre le langage, l'Écriture et la nature spirituelle du monde.

Au lendemain de la guerre, en 1946, il soutient sa thèse de doctorat consacrée au système théologique et philosophique d'un maître marocain du XIV^e siècle, Juda ben Nissim Ibn Malka, travail complété par l'étude d'un commentaire tunisien de l'un des livres fondamentaux de l'ésotérisme juif, le *séfèr Yesirah*. L'année suivante, il publie dans les «Cahiers de la Société asiatique» sa *Théologie ascétique de Bahya Ibn Paquda*. En 1954, il est élu directeur d'études à la section des sciences religieuses de l'École pratique des Hautes Études et inaugure une carrière féconde de professeur et d'initiateur à la recherche que devait couronner en 1970 sa nomination à la Sorbonne comme premier titulaire d'une chaire de «littérature juive post-biblique». Ses enseignements, dispensés avec la plus grande conscience, et la direction de multiples travaux ne semblent pas avoir ralenti l'activité savante de Georges Vajda qui est resté un lecteur infatigable de manuscrits hébreux, arabes et judéo-arabes et l'historien critique des aspects les plus difficiles de la pensée juive dont il a particulièrement envisagé les contacts avec la pensée de l'Antiquité et sa continuation islamique ainsi que sa tradition mystique.

L'Amour de Dieu dans la théologie juive du moyen âge (1957), l'étude sur l'averroïste judéo-espagnol du XIII^e siècle Isaac Albalag, parue en

1960 et complétée en 1973 par le *Tiqqûm ha-dé'ôt* de cet auteur, l'admirable *Commentaire d'Esra de Gérone sur le Cantique des Cantiques* (1969) dont l'annotation condense une masse énorme d'informations sur toute la mystique juive sont les principaux jalons d'une œuvre dont il est impossible d'évoquer la richesse en quelques pages. Si la philosophie, la mystique et leurs rapports réciproques ont été les thèmes favoris de Georges Vajda, il s'est aussi intéressé à bien d'autres aspects de la pensée juive, allant de l'exégèse à la médecine. Il s'est aussi attaché avec une ardeur particulière aux Karaïtes. Dès 1947, la *Revue des études juives* accueille une série d'études sur Qirqisāni. En 1971, il publie *Deux commentaires qaraïtes sur l'Ecclésiaste*. Le temps lui a manqué pour mener à bien son investigation de la théologie du qaraïte Yūsuf al-Bašīr auquel il avait consacré depuis 1968 plusieurs articles préliminaires.

Si passionné qu'il fût de théologie et de mystique, Georges Vajda n'était rien moins qu'un spéculatif. Il ne concevait pas l'étude des doctrines sans sa base philologique, l'établissement laborieux d'un texte. Et son acribie philologique n'était pas au seul service de ses curiosités immédiates. Fondateur de la section orientale (arabe et hébraïque) de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, il a régulièrement travaillé sur les manuscrits parisiens, publiant de nombreuses notices, révisant les descriptions de tous les manuscrits de philosophie juive et de kabbale. Les arabisants n'ont pas moins profité de son labeur que les judaïsants. Toute une partie de l'œuvre islamologique de Georges Vajda procède de cette activité. On lui doit ainsi un *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale* (1953) et un *Album de paléographie arabe* (1958). Il s'intéressait particulièrement à tout ce qui concerne la transmission des enseignements, certificats de lecture, listes d'autorité. Pas plus dans le domaine arabe que dans le domaine hébreu, il n'a pas séparé l'étude des textes de celle de la pensée et il a traité de bien des sujets d'islamologie, avec une prédilection toute naturelle pour les points de contact avec le judaïsme, les *'isrā' ilīyyāt*, auxquelles il a consacré un bon nombre de notices dans la deuxième édition de l'*Encyclopédie de l'Islam*. En outre, ses premières études sur les penseurs juifs du Maghreb l'ont conduit à traiter plusieurs points intéressants l'histoire de l'Islam africain.

Tout en menant son œuvre avec une persévérance admirée de tous, Georges Vajda s'est toujours mis au service des institutions qui servent la science. Pendant près d'un demi-siècle il a été l'âme de la Société des études juives. La Société Asiatique perd en lui un conseiller assidu et vigilant, et le *Journal Asiatique* un de ses collaborateurs les plus anciens et les plus dévoués. Il lui a donné une vingtaine d'articles et une multitude de ces comptes rendus incisifs et irréfutables dont il avait le secret. Il s'est éteint brusquement le 7 octobre 1981. Il est heureux que sa science et son œuvre, large et profonde, aient attiré vers lui des disciples qui continueront à faire briller en ce pays le flambeau des études juives et arabes.

Le Journal Asiatique publie dans ce même numéro un dernier article de Georges Vajda, remis à la rédaction quelques semaines avant sa mort.

TROIS MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU SAVANT DAMASCAIN YŪSUF IBN 'ABD al-HĀDĪ

PAR

GEORGES VAJDA

Pour une raison qui demeure inexplicée, Edgar Blochet avait rangé dans le *Supplément Turc* de la Bibliothèque Nationale de Paris trois manuscrits (cotés 983, 984 et 986, tous les trois provenant de la collection de Charles Schefer) qui, il l'avait pourtant bien vu, ne contiennent pas un seul mot de turc¹.

Il a suffi d'un bref examen pour constater qu'il s'agissait de trois *codices* ayant jadis appartenu à un même fonds et discerner au moins deux étapes de leur histoire avant d'avoir été acquis, au terme de plusieurs siècles d'occultation, par le diplomate et orientaliste français Charles Schefer (1820-1898) dont la collection de manuscrits arabes, persans et turcs devait entrer dès 1899 à la Bibliothèque Nationale².

Les trois volumes en question sont des *mağmū'a-s*, recueils factices

¹ Description sommaire, incomplète et parfois inexacte, *Bibliothèque Nationale. Catalogue des Manuscrits Turcs*, t. II, Paris 1933, p. 117-119. Nous les avons repérés en 1980, au hasard d'une conversation avec M^{me} Annie Berthier, Conservateur chargé des manuscrits turcs à la B.N.

² Le catalogue spécial de cette acquisition a été dressé dès l'année suivante par E. Blochet: *Catalogue de la Collection de Manuscrits orientaux et arabes, persans et turcs formée par M. Charles Schefer et acquise par l'État*, Paris 1900. Les notices, encore plus sommaires que dans le *Catalogue des Manuscrits Turcs* paru un tiers de siècle plus tard, des volumes qui nous occupent s'y trouvent p. 146-147. Blochet avait dûment constaté, dès le début, que ces manuscrits étaient «pour la plus grande partie en arabe» (sic; la restriction ne correspond pas à la réalité). Je ne sais d'où il a déduit qu'ils avaient été «transportés dans le Turkestan»(!) après avoir été «formés et écrits en Syrie» (ce qui est partiellement exact). On ne possède aucune donnée sur le lieu et la date d'acquisition par Schefer, mais d'après les indices fournis par les manuscrits eux-mêmes, il est fort probable qu'il se les était procurés à Damas à une date antérieure à 1879 (voir ci-après).

JOURNAL ASIATIQUE

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL

TOME CCLXX

1982

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

AVEC LE CONCOURS

DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE